Partenaires

MAGAZINE 4/2024

FOCUS

Défier les limites

L'égalité des chances fait pousser des ailes

REPORTAGE

L'eau potable, ça change tout

Début d'une nouvelle ère à Toumarou au Bénin

HELVETAS

Un tremplin pour l’avenir

Récemment, notre fils de 15 ans a décroché une place d’apprentissage. En bouclant le téléphone, il m’a soudain paru plus adulte. C’était comme si ce coup de fil lui avait fait prendre 10 centimètres d’un coup. Nous, les parents, étions fiers bien sûr, mais ce qu’il m’importe d’évoquer ici, c’est surtout l’énorme chance de vivre dans un pays où l’apprentissage et les apprenti·es sont valorisés! À l’école, la décision «apprentissage ou lycée» se prend tôt – et a une grande priorité. Le choix d’un futur métier est facilité par des journées «Futur en tous genres» et des semaines d’information qui permettent aux élèves de prendre une décision informée. C’est avec fierté qu’ils et elles optent pour l’une ou l’autre voie. Rien que dans les pays voisins, un apprentissage n’est pas perçu de la même manière. Dans les Balkans, il faut convaincre les parents de sa valeur – ce que font inlassablement les équipes locales d’Helvetas et ses organisations partenaires. Cependant, certains pays introduisent peu à peu la formation duale basée sur le modèle helvétique. Chaque cours offre aux jeunes des chances concrètes de transformer leur vie – et donc un tremplin vers un avenir autonome. De quoi leur permettre de briser des limites sociales, économiques, culturelles et personnelles. Comment? Vous le lirez dans nos pages «Focus». ○

Rebecca Vermot
Rédactrice
rebecca.vermot@helvetas.org

L’égalité des chances, partout. Faites un don.

Scannez le code QR avec l’application Twint et sélectionnez un montant.

Ou faites un don via **helvetas.org/fr**

© Simon B. Opladen

Les ponts suspendus facilitent l’accès aux services pour la population. En Éthiopie, un ouvrier fixe les premiers câbles d’un tel ouvrage tout près du sol.

3 EN CLAIR
4 TOUR D’HORIZON

6 REPORTAGE
Le début d’une nouvelle ère à Toumarou
Comment un système d’eau change des vies

19 SUISSE
Des films pour défendre les droits humains
Entretien avec Laura Longobardi, codirectrice du FIFDH

20 **«C’est là où la détresse est la plus grande que l’on peut atteindre le plus gros impact»**
Entretien avec Adina Rom, économiste, sur l’impact de la coopération au développement

22 ACTUALITÉ

23 Impressum
23 **Concours**

12 FOCUS
Défier les limites

12 **Deux bâtisseurs de ponts, une passion commune**
Deux ingénieurs, du Népal et d’Éthiopie, se lient d’amitié

14 **«Je veux mettre du cœur dans ce que je fais»**
Une installatrice solaire de Bolivie partage son parcours

15 **Ensemble contre la violence**
Au Sri Lanka, des jeunes bravent les frontières ethniques et religieuses pour se réconcilier

16 **Un village voit plus loin que le bout de ses champs**
En Tanzanie, les petit·es paysan·nes pensent grand

18 **L’art pour libérer son potentiel**
Au Laos, des personnes queers découvrent un puissant outil d’expression

Notre vision:

Nous voulons un monde dans lequel toutes les personnes vivent dignement et en sécurité, de façon autonome et responsable face à l’environnement.

Chers membres de l’Assemblée fédérale

Par Melchior Lengsfeld

D’habitude, cette rubrique est destinée aux membres d’Helvetas. Aujourd’hui, c’est à vous que je m’adresse dans une lettre ouverte, Mesdames et Messieurs les parlementaires. Durant la session d’hiver, vous prendrez des décisions en matière de politique étrangère et de sécurité qui auront d’importantes conséquences pour des millions de personnes et, suivant comment vous trancherez, pour la Suisse.

En décembre, vous débattrez de la stratégie de coopération internationale 2025–2028, et donc de l’engagement financier de la Suisse dans la promotion de la paix et de la démocratie, la coopération économique et de développement et l’aide humanitaire. Vous aurez à statuer sur des propositions de coupes d’une ampleur sans précédent pour augmenter le budget de l’armée, alors qu’il a d’ores et déjà été décidé de réaffecter des fonds de développement substantiels au profit du soutien à l’Ukraine.

Dans le contexte mondial actuel, une politique de sécurité active est dans l’intérêt direct de la Suisse. Il n’en serait pas moins absurde de mettre en concurrence la défense militaire et la lutte contre la pauvreté. En effet, le travail de promotion de la paix et du développement mené par la Suisse constitue un pilier central de la politique étrangère et de sécurité de notre pays et contribue de manière significative à un monde plus stable.

Au cours des derniers mois, le débat sur la coopération internationale portait essentiellement sur l’aspect financier – c’est regrettable considérant que le vrai sujet, dans le fond, est le rôle joué par la Suisse dans un monde globalisé et mis au défi par de multiples crises. Les conflits actuels le montrent: il est dans l’intérêt de la Suisse de contribuer à la prévention de conflits dans les pays plus pauvres. Des études scientifiques confirment régulièrement que la coopération internationale de la Suisse a un énorme impact (p. 20 et s.).

«Le travail de promotion de la paix et du développement mené par la Suisse contribue à un monde plus stable.»

Quand des personnes ont l’opportunité de se bâtir une vie meilleure dans leur propre pays, nous en profitons toutes et tous. Il est donc crucial de tenir compte aussi des intérêts à long terme de la Suisse dans le débat en cours.

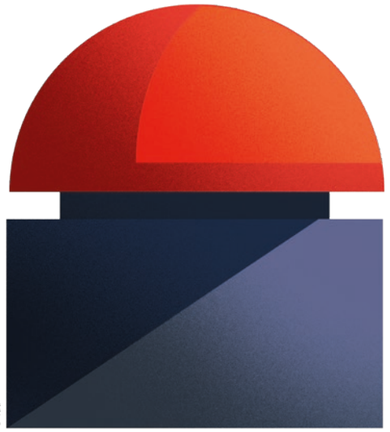
Au vu de ce débat, nombre de nos partenaires internationaux se demandent pourquoi la Suisse, d’habitude si fiable, se détourne de ses partenaires de longue date à un moment où notre soutien revêt justement une importance particulière en raison des retombées de la pandémie de coronavirus et de la guerre en Ukraine.

Mesdames et Messieurs les parlementaires, je vous adressee donc aujourd’hui une requête: celle de penser la politique de sécurité de manière globale lors de vos délibérations. Les perspectives de vie de millions de personnes en dépendent. Mais pas seulement: nous devons aussi considérer le fait que la Suisse aura toujours besoin de partenaires dans le domaine de la politique étrangère et de l’économie extérieure.

Les enjeux de l’actuel débat dépassent de loin les programmes de développement eux-mêmes; il en va de la réputation de la Suisse en tant que partenaire fiable, médiatrice et actrice humanitaire dotée d’un réel «soft power». C’est-à-dire de la capacité de contribuer à façonner le monde de manière positive – aussi dans notre propre intérêt à long terme. ○

Melchior Lengsfeld est directeur d’Helvetas.

© Maurice K. Grünig



© ldd

À SOUTENIR

Encourager l'égalité des chances – tirer la sonnette d'alarme!

Nous vous invitons à tirer la sonnette d'alarme avec nous et de nombreuses autres organisations de développement suisses: nous mettons en garde contre les mesures d'économie massives dans la coopération internationale, actuellement discutées au Palais fédéral. Notre conviction: la formation, l'accès à l'eau et la promotion de la paix rendent le monde plus sûr que des armes destinées à l'armée suisse. Et vous, qu'en pensez-vous? – RVE

Vous pouvez tirer la sonnette d'alarme ici:
alarme-solidarite.ch

CITATION

«Chaque jour, je me réveillais avec l'espoir qu'aujourd'hui pourrait être le jour où ma vie changerait. Cette chance était tout ce dont j'avais besoin!»

Herman Tomboloso Tsido, 32 ans, diplômé d'une formation professionnelle en santé animale d'Helvetas, Madagascar

À OFFRIR

L'univers du jeu

Vous est-il déjà arrivé d'être pris·e par le jeu au point d'oublier le monde qui vous entoure? C'est la magie du jeu! Les photographies du calendrier panoramique 2025 d'Helvetas ont elles aussi quelque chose de magique. Elles vous emmèneront dans le monde du jeu sous ses aspects les plus divers. Commandez-le pour vous ou pour vos proches adeptes d'ambiances ludiques. – RVE

Pour commander le calendrier:
shop.calendaria.ch

© Manuel Secane

© Simone Fondo Kamano

REMARQUABLE

Un rêve devient réalité

Aujourd'hui, Simone Fondo Kamano de Guinée regarde l'avenir avec confiance, mais son histoire – qu'elle a dessinée – aurait tout aussi bien pu tourner autrement: elle a quitté son village pour la ville, seule, dans le but de réaliser son rêve. Arrivée à destination, sans protection ni abri, elle a passé des nuits adossée aux murs d'une mosquée. Elle raconte qu'un jour, un homme l'a interpelée, curieux de savoir ce qu'elle faisait là. Sa réponse: «Monsieur, je viens d'un village lointain et voici mon histoire de pauvreté et de désespoir.» Elle a partagé avec l'inconnu son désir ardent de changer son destin: «La coiffure, voilà le métier que je veux apprendre.» L'homme – un représentant des autorités – a exaucé son vœu, grâce à un projet de la DDC mis en œuvre par Helvetas. Aujourd'hui, Simone vit son rêve. Son histoire résonne comme un appel vibrant à ne jamais abandonner. Une opportunité peut tout changer! – RVE

© Arnaud Wagnières

À VISITER

Un marché pour se rencontrer

Organisé par la Fédération vaudoise de coopération et Pôle Sud, le Marché de Noël solidaire propose chaque année un vaste choix d'objets éthiques du monde entier en plein cœur de Lausanne. Cette année, il est placé sous le signe de la rencontre, chacun des 42 stands représentant une étape d'un voyage imaginaire à travers les cultures. Une invitation à explorer, à s'intéresser à l'autre, mais aussi à réfléchir à la manière dont nous pouvons vivre en harmonie – tout cela en faisant nos achats de Noël! – INY

Les 12 et 13 décembre de 17h à 22h, et le 14 décembre de 11h à 20h, avenue Jean-Jacques Mercier 3, Lausanne.
Plus d'informations sur **marchedenoelsolidaire.ch**

En route pour le robinet d'eau. Voilà deux ans que les femmes de Toumarou ne doivent plus aller chercher l'eau à la rivière.

REPORTAGE

Le début d'une nouvelle ère

Lorsque le griot frappe sur son tam-tam, tout le village de Toumarou, dans le nord du Bénin, se réunit pour discuter de choses importantes. Aujourd'hui, c'est pour raconter de quelle façon un point d'eau a changé la vie des habitant·es.

Par Rebecca Vermot (texte) et Simon B. Opladen (photos)

«Notre santé s'est beaucoup améliorée», déclare Dado Jacoubou. «Ce que nous mangeons maintenant est propre», ajoute Rébéka Jonas. «Lorsqu'on a goûté à l'eau du forage, on ne peut plus revenir en arrière», renchérit Maimounatou Soulé. Assises sur les bancs derrière l'école, les femmes hochent la tête. Il fait 40 degrés et personne n'a envie de quitter l'ombre bienfaisante. Les femmes écoutent les histoires et approuvent par de longs «ooo» les déclarations de leurs voisines, amies ou connaissances.

Depuis deux ans, Toumarou dispose d'un système d'eau. Le village fait partie d'une vaste commune du nord du Bénin, proche des frontières avec le Burkina Faso au nord-ouest et le Niger au nord. Les autorités communales et scolaires ont décidé d'un commun accord de le construire ici, car Toumarou ne disposait d'aucun point d'eau potable sûr. C'est lors d'une assemblée villageoise comme celle d'aujourd'hui que la population a appris la bonne nouvelle.

L'endroit propice au forage a été déterminé à la suite de prospections géophysiques; des spécialistes locaux ont exécuté les travaux. Comme Helvetas collabore depuis longtemps avec les autorités du nord du pays, elle a pris en charge le financement du système d'approvisionnement en eau (cf. encadré).

Désormais, un château d'eau s'érige sur la place près de l'école. Une pompe alimentée à l'énergie solaire transporte le précieux liquide des profondeurs vers le réservoir noir, d'où il s'écoule vers deux points d'eau – un pour l'école, l'autre pour le village –, équipés chacun de quatre robinets.

«J'ai été tellement heureux le jour du forage», se rappelle Moussa Soumanou, représentant du village élu au conseil d'arrondissement, un organe ▷

«Une catastrophe.» Bénédicte Sogbadji, directrice d'école de Toumarou, montre l'ancien point d'eau à la rivière où les femmes et les enfants du village allaient jadis chercher l'eau.

subordonné au conseil municipal. Il ajoute que, pour les villageois·es de Toumarou, il y a désormais «un avant et un après» forage.

Lorsqu'on l'interroge sur «l'avant», la directrice de l'école de Toumarou, Bénédicte Sogbadji, laisse échapper un «pff» spontané. Elle montre la rivière paresseuse derrière l'école. «Avant, c'était une catastrophe. Notre source, c'était ça.» Des bœufs remuent un sol boueux et urinent dans l'eau stagnante. «C'est ici que nous lavions nos vêtements et la vaisselle. Et les enfants s'en servaient pour se laver les mains. Nous n'avions pas le choix», poursuit-elle.

L'eau était traitée avant d'être bue, «mais parfois les enfants buvaient à même la rivière». Bénédicte Sogbadji frissonne en y repensant. «Nous ne pouvions pas être partout et le leur interdire. Il y a trop d'enfants à l'école pour tout contrôler.»

De l'enfance insouciante…

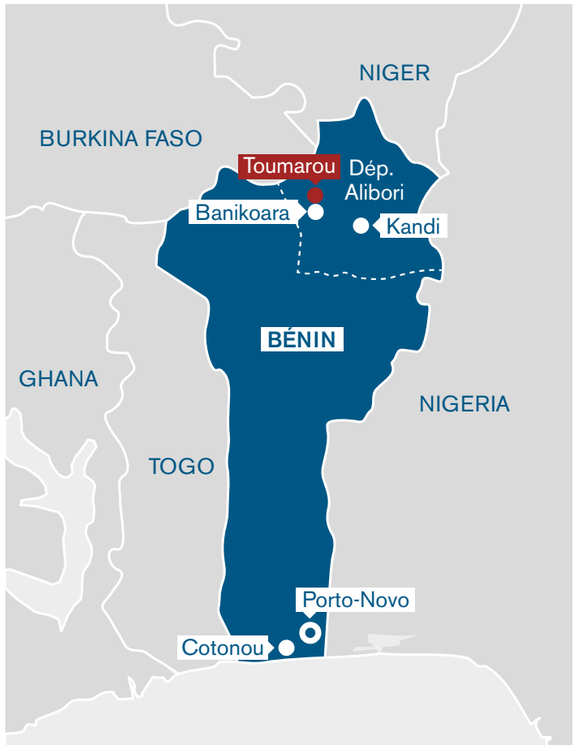
Mais revenons à Maimounatou, Rébéka et Dado, les jeunes femmes qui ont raconté leurs histoires lors de l'assemblée villageoise. Elles se soutiennent mutuellement et il est rare de les trouver l'une sans l'autre. Maimounatou, 25 ans, illustre la situation d'avant: «Imagine que l'eau dans ton ventre ne serait même pas bonne à laver tes vêtements.» Puis elle raconte comment, à l'âge de cinq ans, ses parents l'ont envoyée vivre ici à Toumarou, chez une tante qui n'avait pas de fille.

«Je l'aimais beaucoup», déclare Maimounatou. Ensemble, elles travaillaient aux champs, dans le jardin et la maison. À l'époque, il n'y avait pas d'école à Toumarou. Maimounatou allait elle aussi chercher l'eau à la rivière. «Lorsque j'étais enfant, j'étais en moins bonne santé. Aujourd'hui, nous allons bien mieux.» En grandissant, Maimounatou aidait aux champs pendant la récolte du coton avec les autres jeunes femmes et hommes célibataires. «J'étais toujours la première sur place et la plus rapide.» Il y avait un garçon qui voulait lui aussi toujours être le premier. «Le fait qu'il soit travailleur me plaisait. Il m'a dit qu'il rêvait d'une femme comme moi, pour vivre bien. Nous nous sommes mariés. C'était une belle époque. Nous étions jeunes.» Ils sont les parents d'Orou, un garçon de six ans.

…à la vie d'adulte

La famille vit des produits cultivés par Bio, le mari de Maimounatou: coton, maïs et sorgho. Le maïs est séché avant d'être pilé pour la bouillie quotidienne, une pâte assez liquide de maïs ou, parfois, de millet. Le soir, Maimounatou prépare une bouillie de maïs plus épaisse accompagnée de sauce collante et d'ingrédients du jardin, tels que gombos, tomates et carottes. Ce qu'elle ne vend pas elle-même au marché est directement vendu aux champs.

Dans la mesure du possible et surtout quand les champs ne donnent rien, elle fabrique du «fromage de soja», c'est-à-dire du tofu. «Je gagne l'argent nécessaire à notre quotidien. Une partie sert à acheter des fèves de soja, une autre à couvrir les frais de scolarité d'Orou, et j'en garde un tout petit peu pour moi.» Son mari Bio ne gagne de l'argent que lorsqu'il engrange des récoltes. «L'agriculture ne rapporte pas toujours beaucoup, car les récoltes sont inégales», explique Maimounatou.



Cependant, une ombre vient voiler ce récit. «Notre fille s'appelait Bounon. Pour l'accouchement, je suis allée à Abonga, car là-bas il y a un centre de santé. Elle était grande, elle est donc née par césarienne. Ce même jour, quatre autres femmes ont accouché. Mais Bounon était la plus belle. Elle était une véritable attraction, tant elle était grande. Tout le monde voulait la porter. Tu l'aurais tout de suite ramenée à la maison. Mais je ne te l'aurais pas donnée.» Elle sourit à travers ses larmes. «Elle aimait bien rire. Orou s'amusait beaucoup avec elle.»

La petite Bounon est morte à l'âge de trois ans. Aucun médecin n'a compris pour quelle raison elle s'est mise à perdre du poids. À l'hôpital, personne n'a été en mesure d'aider. Il n'y a pas de mots pour exprimer le chagrin de la mère.

C'est sans doute pour cette raison que Maimounatou aimerait que son fils Orou devienne médecin, qu'il construise une clinique ici au village, «pour que les femmes ne doivent plus accoucher dans la rue.» Pour sauver des vies. Comme celle de sa petite sœur.

> **«Imagine que l'eau dans ton ventre ne serait même pas bonne à laver tes vêtements.»**
>
> Maimounatou Soulé, paysanne et productrice de tofu

«Mais je sais aussi que s'il devient médecin, le village ne pourra pas le retenir, car il n'y a pas de perspectives ici. De toute façon, quel que soit l'endroit où il ira, il devra aider les autres, ne pas oublier son village, le soutenir. Il ne doit pas dépérir ici, comme tant d'autres.»

Le moment préféré

Ce n'est que tôt le matin que Maimounatou a du temps pour elle et ses réflexions, quand elle balaie la cour. Une activité qu'elle apprécie, parce qu'ensuite tout est propre. «J'aime aussi laver la bassine et la casserole où je chauffe l'eau, car je sais qu'une eau impure est mauvaise pour la santé.»

Toutefois, son moment préféré, c'est le soir, lorsqu'elle borde son fils. «Je m'allonge à côté de lui sur notre natte et lui distille des conseils pour la nuit. Par exemple, comment il doit se coucher pour bien dormir. Qu'il ne doit pas oublier de saluer tout le ▷

De l'eau potable pour Orou. Depuis que le village dispose du forage, les enfants ne manquent presque plus l'école.

Pour Maimounatou, Orou représente tout. Elle fait très attention à son éducation scolaire. Le petit garçon de six ans doit devenir le plus intelligent du village.

monde le matin: sa grand-mère, son grand-père, son papa… Parfois, on reparle de la journée qui vient de s'achever. J'aime lui demander ce qu'il a fait à l'école et l'encourage à bien faire ses devoirs. Je lui dis qu'il doit toujours bien écouter sa maîtresse. Et bien recopier ce qui est écrit au tableau. Et que s'il ne comprend pas quelque chose, il doit demander à la maîtresse avant de rentrer à la maison.»

Elle-même regrette amèrement de ne jamais avoir eu la possibilité d'aller à l'école. «Le manque d'instruction m'empêche d'apprendre un métier. Je suis femme au foyer et travaille au jardin. Je suis debout, les pieds dans la boue. Si j'étais allée à l'école, mes pieds seraient propres.»

Il lui arrive encore d'en éprouver de la rage. Ou de la honte. «Ici à Toumarou, de nombreuses personnes pensent que je suis instruite, parce que j'ai souvent une réponse à leurs questions. Mais dès lors que des étrangers demandent leur chemin, on remarque que je n'ai pas appris le français. Je ne le parle pas et j'en ai honte.» Elle affirme que si elle était allée à l'école, elle serait devenue directrice d'école. «J'irais dans chaque maison du village et dirais à tout le monde que l'éducation est essentielle. Que les enfants doivent apprendre le français.»

«J'aimerais remercier du fond du cœur les habitant·es de Suisse.»

Bénédicte Sogbadji, directrice d'école

Une scolarité complète

C'est précisément ce que font les enfants de Toumarou aujourd'hui. Le village a pris l'initiative de construire un bâtiment scolaire simple à ses propres frais et d'engager une personne enseignante. Par la suite, la Suisse a financé un bâtiment plus grand; les enseignant·es, dont la directrice de l'école, sont désormais payé·es par l'État.

Le petit Orou est assis en classe, il écoute attentivement la directrice qui demande pour quelle raison l'eau croupie de la rivière n'est pas bonne pour la santé. Il entonne timidement la chanson de l'eau qu'elle a inventée et apprise aux enfants.

Depuis que de l'eau potable s'écoule des robinets dans la cour, Orou sait qu'il peut aller à l'école sans risquer de souffrir de maux de ventre ou de diarrhées. «Avant, il n'y avait pas un jour sans qu'un enfant ne vomisse. Pas un jour sans qu'il ne manque des enfants à l'appel. Pas un jour où tout le monde était là. Aujourd'hui, c'est différent», indique, satisfaite, la directrice Bénédicte Sogbadji.

Elle ajoute que grâce à l'eau propre, tout a changé, même l'énergie des enfants. «Aujourd'hui, j'éprouve une joie immense à voir les enfants se laver les mains avec de l'eau propre, parce que l'eau potable, c'est comme un médicament qui permet de prévenir les maladies.» Elle conclut: «J'aimerais remercier du fond du cœur les habitant·es de Suisse. Merci, parce que maintenant, à Toumarou, nous avons la vie. L'eau, c'est la vie. Les personnes qui ont pensé à nous et nous ont donné de l'eau nous ont offert de la vie.»

L'assemblée villageoise touche à sa fin. Le griot, le conteur du village, frappe de nouveau son tam-tam et clôt l'assemblée par un chant pour les gens du village, mais aussi pour les personnes venues de loin. ○

Vous souhaitez vous aussi promouvoir l'égalité des chances et permettre aux élèves et aux patient·es d'avoir accès à l'eau potable?

Souscrivez à un parrainage pour l'eau. Chaque montant compte. Avec 360 francs, vous permettez chaque année à une famille d'avoir accès à l'eau potable.

helvetas.org/don-eau

La situation au Bénin: une réforme de l'eau émaillée de défis

Le Bénin est un pays de contrastes: la métropole de Cotonou, chaude et humide, située dans le sud au bord de la mer, attire d'innombrables jeunes hommes et femmes en quête de perspectives économiques, alors que le Sahel, dans le nord, est aride, caniculaire et d'une pauvreté extrême. Si, en moyenne, les trois quarts de la population du pays ont accès à une eau potable sûre, ce n'est le cas que d'une personne sur deux dans le nord du pays, peu peuplé. Pour que la population vivant en dehors des villes puisse elle aussi avoir accès à l'eau, le gouvernement a créé une agence nationale chargée du développement et de l'organisation de l'infrastructure hydrique dans les régions rurales. Cette dernière recrute des fermiers auxquels elle délègue l'exploitation et la maintenance des ouvrages, dont les coûts doivent être couverts par les redevances sur l'eau, plafonnées par l'État. Or, les autorités construisent surtout des systèmes d'approvisionnement en eau complexes auxquels sont rattachés plusieurs localités. Par conséquent, les écoles et centres de santé des petits villages isolés n'ont souvent pas accès à l'eau potable. C'est pourquoi Helvetas continue de mettre en œuvre des projets d'eau au Bénin tout en concentrant ses efforts sur les écoles et les centres de santé.

DÉFIER LES LIMITES

Dans nos projets, nous rencontrons souvent des personnes qui se heurtent à des limites géographiques, culturelles, religieuses ou technologiques, et parfois personnelles. Dans cette rubrique Focus, nous vous racontons comment elles les défient, les surmontent et empruntent de nouvelles voies.

Pages 12–18

© Simon B. Opladen

Deux bâtisseurs de ponts, une passion commune

Autrefois, Pasang Sherpa construisait des ponts suspendus au Népal. Aujourd'hui, il en fait autant en Éthiopie, franchissant des frontières géographiques, mais aussi culturelles. L'histoire de «ses» ponts est aussi celle d'un rêve d'enfant, de miel sucré et d'amitié.

Par Madlaina Lippuner

Que ce soit par-dessus des gorges, d'une communauté à une autre ou par-delà des frontières nationales et culturelles: Pasang Sherpa et Sewnet Assegu vivent pour ce qui unit. Les deux ingénieurs, l'un népalais, l'autre éthiopien, débordent d'enthousiasme lorsqu'ils racontent – pêle-mêle, en se complétant, tantôt avec amusement, tantôt avec sérieux – comment Pasang du Népal construit des ponts suspendus piétonniers avec Sewnet, ici, sur le haut plateau éthiopien de la région d'Amhara. Demain, ils prévoient de se rendre dans un village, sur le chantier d'un nouveau pont piétonnier.

Ingénieur par peur pour son père

Le lendemain, le trajet jusqu'au chantier traverse la vaste région aride d'Amhara. Dans la voiture, Pasang raconte qu'il a grandi à Solukhumbu, dans l'est du Népal, une région aussi isolée que celle-ci. Chaque matin, avant le lever du soleil, son père partait travailler comme cuisinier en ville. Il devait traverser la rivière Solu Khola sur un pont étroit: une construction branlante en bois, sans garde-fou.

Chaque soir, à la tombée de la nuit, Pasang et ses sept frères et sœurs attendaient avec angoisse le retour du père, une lampe de poche dans leurs petites mains. «Nous avions très peur pour lui à cause de l'instabilité du pont. Petit garçon, je m'étais promis de le remplacer un jour par un pont solide.»

Pasang a suivi une formation d'ingénieur au Bhoutan et rejoint Helvetas Népal en 1996, à 30 ans, pour construire des ponts suspendus piétonniers en acier. Aujourd'hui, un tel ouvrage, construit par Pasang, relie les deux rives de la Solu Khola, où son père traversait autrefois la rivière: «C'est l'un de mes plus grands rêves qui s'est réalisé.»

216 ponts en Éthiopie

Plus de 40 ans plus tard, 10'000 ponts suspendus piétonniers, construits par Helvetas et cofinancés par le gouvernement népalais et la DDC, permettent de franchir des rivières et des ravins au Népal. Près de 19 millions d'hommes, de femmes et d'enfants vivant dans des zones rurales peuvent ainsi se rendre plus rapidement et en toute sécurité au centre de santé, au marché, à l'école, à des événements culturels ou chez des proches tout en bénéficiant de meilleures opportunités d'éducation, de revenus et de rencontres. Pour Pasang, c'est une grande satisfaction: «Quand je vois un pont achevé, je réalise aussi que j'ai soutenu une communauté auparavant isolée.»

> **«Quand je vois un pont achevé, je réalise aussi que j'ai soutenu une communauté auparavant isolée.»**
>
> Pasang Sherpa,
> ingénieur de pont népalais

Aujourd'hui, le gouvernement népalais a entièrement pris en charge la construction des ponts suspendus. Pour Pasang, c'était le début d'un nouveau chapitre, d'autres pays s'étant intéressés à l'initiative d'Helvetas. Dans le cadre de la South-South Cooperation Unit, créée par Helvetas Népal en 2008, Pasang transmet désormais son savoir-faire dans des pays confrontés à des défis topographiques similaires à ceux de sa patrie accidentée et montagneuse. Son travail l'a conduit au Laos, en Indonésie et au Burundi. Depuis 2009, il se rend régulièrement en Éthiopie, où Sewnet Assegu s'occupe du projet dans l'Amhara en tant qu'ingénieur éthiopien. Deux collègues népalais couvrent d'autres régions.

Pasang vit aujourd'hui trois à six mois par an dans ce pays d'Afrique de l'Est et soutient les ingénieur·es, les consultant·es, les entrepreneur·es sur place et le gouvernement local dans tous les aspects liés à la construction d'un pont: planification, implication de la population, financement, entretien, etc. 148 ponts ont déjà été construits en Éthiopie sur le modèle népalais – 148 voies de communication sûres pour des milliers de personnes. Le pont suspendu que Pasang et Sewnet visitent aujourd'hui est l'un des 68 autres actuellement en construction dans le pays.

Une deuxième famille

Arrivés au chantier, les enfants du village courent vers les deux hommes en criant «Ato Maru!» Pasang sourit. «Ici, tout le monde m'appelle Monsieur Maru. Maru signifie ‹miel sucré› en amharique.» Il parle couramment la langue. «Pasang est l'un des nôtres», déclare Sewnet. Il a pour ainsi dire accueilli «Ato Maru» dans sa famille, l'emmenant aux mariages et aux fêtes de famille. «C'est l'un de mes meilleurs amis.»

Le jour viendra où la mission de Pasang en Éthiopie prendra fin. «Nous veillons à disposer du savoir-faire nécessaire avant qu'il ne reparte», explique Sewnet. Selon lui, ils sont sur la bonne voie. Dans le cadre du projet d'échange Sud-Sud, Sewnet s'est lui aussi rendu au Népal pour voir différents types de ponts suspendus. «J'ai vu tout ce qu'il était possible de faire, même chez nous en Éthiopie», dit-il. Il se verrait bien un jour, comme Pasang, transmettre son savoir dans un autre pays. Pour l'heure, une chose est sûre: les deux ingénieurs d'Helvetas, l'un népalais, l'autre éthiopien, sont des bâtisseurs de ponts dans tous les sens du terme. L'amitié qui les unit perdurera, comme les ponts qu'ils construisent ensemble. ○

© Simon B. Opladen

Des continents ont beau séparer les pays d'origine de ces deux bâtisseurs de ponts, leurs cœurs battent à l'unisson pour la construction de ponts suspendus. Le Népalais Pasang Sherpa (à dr.) et l'Éthiopien Sewnet Assegu ne sont plus seulement des collègues, mais aussi des amis.

«Je veux mettre du cœur dans ce que je fais»

Fabiola Llanquipacha a créé sa propre entreprise solaire grâce à des coachings et à une aide au démarrage d'Helvetas Bolivie. Aujourd'hui entrepreneuse, elle soutient d'autres personnes qui n'ont pas eu la même chance qu'elle.

Propos recueillis par Rebecca Vermot

«Depuis toute petite, j'ai voulu être entrepreneuse. À huit ans, je vendais des bolos, une sorte de glace, par la fenêtre de la maison. J'ai toujours eu beaucoup d'idées. J'aimais danser et gagnais des concours. Rock, folklore. Dans ma classe, j'étais la meilleure élève. Je jouais dans l'orchestre de l'école, aidais dans une école de campagne et étais membre du parlement des enfants. La nature m'enchantait, j'y passais beaucoup de temp et sculptais. À l'époque, je voulais devenir «recycladora» et trier les déchets.

Plus tard, à l'université, durant ma formation d'ingénieure électricienne, j'ai découvert de nombreuses facettes du métier. Lors des stages, nous étions parfois envoyé·es dans des régions rurales. C'est à une telle occasion que j'ai vu pour la première fois une version bon marché du panneau solaire. Lorsque mon patron m'a interdit d'aider un homme pauvre des Yungas, dans les vallées andines tropicales, à installer une pompe sur le puits de sa mère, j'ai su que je voulais mettre du cœur dans mon futur métier.

Je veux que les gens n'aient plus peur de la nouveauté. Mon but n'est pas seulement de gagner de l'argent, mais d'avoir un impact, d'aider les personnes et la nature. Un petit kit solaire avec un panneau et un régulateur coûte 14'380 bolivianos (près de 1800 francs). Dès que nous avons gagné ce montant avec notre entreprise, nous offrons à chaque fois un tel kit. Notre condition: les personnes qui le reçoivent doivent habiter dans un endroit où il n'y a pas de courant. Nous avons apporté le premier panneau gratuit à une famille paysanne qui a un enfant avec un handicap. Leur joie et leur soulagement étaient très touchants. La liste des familles défavorisées qui souhaitent un tel kit ne cesse de s'allonger.

Une intervention à Villamontes, une région très chaude, m'a beaucoup impressionnée. Nous y avons installé des panneaux solaires pour une pompe destinée à un point d'eau potable qui fonctionnait avec un générateur. Là-bas, les gens vivent littéralement au jour le jour. Nous avons été accueilli·es si chaleureusement que je ne l'oublierai jamais. La commande venait du gouvernement local, huit familles bénéficient aujourd'hui de la nouvelle pompe.

Cette année, nous avons gagné un prix d'entrepreneuriat et pouvons élaborer un projet. Je suis une rêveuse et dis toujours que Sucre devrait créer un parc industriel, car les personnes formées ici partent travailler ailleurs faute d'emplois. J'aimerais fabriquer des panneaux solaires dans ma propre usine.

Il me faut aussi plus d'argent pour investir, afin que nos client·es puissent payer leur installation solaire en plusieurs tranches. Rares sont les personnes qui peuvent tout payer d'un coup. Nous aimerions en outre proposer des réseaux plus puissants, capables de recharger non seulement une télévision ou un téléphone portable, mais aussi un réfrigérateur et tout ce qui est nécessaire.

Quand j'étais enfant, je voulais avoir ma propre entreprise à 21 ans. Il a fallu attendre mes 29 ans, mais j'ai réalisé mon rêve.»

© Mauricio Pinozo

Pour chaque mandat, Fabiola installe un panneau solaire pour une famille dans le besoin.

Ensemble contre la violence et la pauvreté

Au Sri Lanka, des jeunes bravent les frontières ethniques et religieuses héritées de la guerre civile. Face à la situation économique précaire, ils et elles s'engagent non seulement pour la réconciliation, mais aussi contre la pauvreté.

Par Madlaina Lippuner

30 ans de guerre civile au Sri Lanka ont laissé des traces encore perceptibles – même 15 ans plus tard. La population tamoule – en majorité hindoue – se sent toujours discriminée par les Cingalais·es, majoritairement bouddhistes. Un climat de méfiance et des tensions perdurent.

Yunus Khan, un Cingalais de 18 ans originaire de Galle, dans le sud du pays, décrit ainsi cette relation brisée: «Il y a quelques années, un bus rempli de Cingalais et de Cingalaises a été attaqué à coups de pierres alors qu'il se dirigeait vers le nord. Récemment, lorsque je suis allé dans le nord, j'avais peur.»

© Bruna Fossati

Helvetas réunit des personnes de différentes ethnies et religions.

Laisser la souffrance derrière soi

Mais «rien n'est arrivé» lorsqu'il s'est rendu à Batticaloa, dans le nord-ouest, où vivent principalement des Tamoul·es. «Ce fut une bonne expérience», précise même Yunus. Helvetas Sri Lanka, notamment, s'est mobilisée pour qu'il en soit ainsi. Dans de nombreux ateliers, elle a réuni des jeunes de différentes ethnies – Tamoul·es et Cingalais·es – et religions pour leur permettre de se connaître et d'apprendre les un·es des autres. C'est pour participer à un atelier que Yunus s'est rendu avec d'autres à Batticaloa. Plus tard, des jeunes d'autres régions du pays leur ont rendu visite, ce qui a renforcé la compréhension mutuelle et contribué à créer un esprit de communauté. «Quand je me suis rendu compte que mes préjugés étaient erronés, je l'ai dit aux autres dans mon village qui avaient les mêmes fausses idées», raconte Ruchira Avantha, 22 ans, qui a également participé à l'échange.

Un engagement au-delà du projet

Si, malheureusement, les processus de réconciliation au niveau national traînent, ils profitent énormément de ce travail de base. L'échange et la compréhension à petite échelle sont fondamentaux pour un Sri Lanka uni. Le pays a dû faire face à de nouveaux défis ces dernières années: des attentats islamistes et le Covid-19 ont fait chuter le tourisme. En 2022, le Sri Lanka a connu sa plus grande crise économique en raison du surendettement, de la corruption et de réformes agricoles mal étudiées. Le pays est devenu insolvable; l'électricité, l'essence, le gaz, mais aussi la nourriture et les médicaments se sont raréfiés. Résultat: une crise alimentaire et un taux de pauvreté de 25%. Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes manquent du strict nécessaire et cherchent désespérément des sources de revenus.

Face à cette détresse, les groupes de jeunes ont décidé de ne pas se contenter de résoudre leurs conflits, mais d'aller plus loin. Helvetas a par exemple mis à disposition des personnes concernées des équipements d'apiculture; les groupes de jeunes collectent le miel et s'occupent de le vendre localement. Une production et une distribution d'huile de noix de coco sont également mises en place. La preuve – s'il en fallait – que la réconciliation ouvre de nouvelles perspectives et permet aux populations d'aller de l'avant en dépit de circonstances défavorables. ○

Un village voit plus loin que le bout de ses champs

Au lieu de rester dans une logique de jardinage, le village de Sasilo en Tanzanie apprend à penser en mode «paysages» pour lutter contre l'érosion des sols et mieux s'armer contre le changement climatique. La technique moderne permet d'ouvrir des horizons. Une chance pour le village – et pour le pays.

Par Madlaina Lippuner

À Sasilo, un village de la région aride de Singida, au cœur de la Tanzanie, les paysan·nes sont confronté·es chaque jour à un dilemme: si les familles élèvent des vaches, elles ont besoin de pâturages pour leur bétail, ce qui les oblige parfois à brûler des forêts de brousse. Elles constatent alors que le sol se dégrade et que la biodiversité s'appauvrit. En même temps, il leur faut du bois pour cuisiner et fabriquer des ruches d'abeilles. Or, là où il y avait autrefois de la forêt, le sol devenu infertile est emporté par les eaux en cas de fortes pluies.

Que faire dans un pays où près de 60% de la population active vit de l'agriculture? Selon Global Forest Watch, la Tanzanie a perdu environ 12% de sa forêt depuis l'an 2000. Les bénéfices à court terme s'opposent à une protection durable des sols, y compris à Sasilo, où de nombreuses personnes cultivent notamment du coton, l'un des principaux produits d'exportation du pays, et où le miel offre un revenu complémentaire. Quelle est la solution?

Avec l'aide des satellites

La réponse sugérée aux habitant·es de Sasilo par Helvetas est de voir plus grand, au-delà de leurs propres frontières. Une démarche qui offre des chances à tout le monde. Dans un premier temps, on leur demande d'établir une carte simplifiée. Un comité environnemental composé de huit villageois·es élu·es y dessine son village: les maisons, les forêts, les terres agricoles et les pâturages, la rivière Kisigo qui passe à proximité et les vallées. L'étape suivante consiste à noter les besoins et les problèmes environnementaux sur cette même carte.

«Ici, des éleveurs ont brûlé la forêt pour en faire des pâturages», explique un membre du comité en désignant un endroit sur la carte. «La rivière s'y est désormais étendue librement. Beaucoup de terres fertiles ont disparu.» La culture sur brûlis a provoqué l'érosion du sol, qui n'est plus maintenu par les racines. Cette observation est également cartographiée.

Le comité environnemental est soutenu par le personnel d'Helvetas, qui évalue les images satellites de la région et partage ses analyses avec le comité pour compléter et affiner l'état des lieux effectué. Ensemble, les villageois·es déterminent ensuite les endroits où il est possible faire paître leur bétail sans porter préjudice à la forêt, ceux où il faut reboiser et ceux où une stabilisation des berges des rivières est nécessaire.

La carte avec les données satellites permet aussi de trouver de bons emplacements pour de nouvelles plantations – en étroite collaboration avec les habitant·es, qui ont appris à reboiser auprès de paysannes spécialement formées et contrôlent aussi si les images satellites correspondent à la réalité. Rien qu'en 2022, les petit·es paysan·nes de Sasilo et de douze autres villages ont planté près de 20'000 arbres. Des classes d'école les aident régulièrement.

Des cultures «climatiquement plus intelligentes»

Toutefois, pour transformer les sols secs et érodés en paysages verts et sains, le reboisement ne suffit pas: des engrais organiques et du compost sont nécessaires ainsi que des cultures résistantes au climat. Une solution: les jardins-forêts, qui permettent aux agriculteur·trices de diversifier leurs cultures. Des arbres fruitiers et des bois d'œuvre pluriannuels y sont cultivés en même temps que des plantes annuelles.

«Je récolte désormais toute l'année», explique Fatuma Gwau Kundya. «Les moringas et les gliricidias forment une clôture naturelle autour de mon jardin pour le protéger des animaux sauvages et du bétail. Les feuilles, les racines et les graines du moringa sont très bonnes pour la santé, tandis que le gliricidia fertilise le sol, fournit du fourrage de qualité et du bois de chauffage et procure de l'ombre.»

Au village, on est fier des jardins-forêts et aussi de la pratique de l'apiculture. Les apiculteur·trices ont appris à construire des ruches en utilisant moins de bois, à récolter le miel avec délicatesse et à en produire plus. L'apiculteur Zebedayo Mtoi raconte: «J'ai récolté dix seaux de miel. Maintenant, je peux payer l'éducation de mes enfants.» Helvetas offre également un soutien à la commercialisation des produits. «J'ai déjà vendu la cire d'abeille, ce qui m'a permis d'acheter cinq ruches supplémentaires.»

Voir grand, avec de grands partenaires

Grâce à ces mesures, les petit·es paysan·nes de Sasilo ont pu diversifier leurs revenus et minimiser le risque de mauvaises récoltes, qui augmente avec le changement climatique. Cependant, des mesures en réseau sont nécessaires pour en atténuer les retombées à large échelle. C'est là que voir grand et avoir une vue d'ensemble, à l'instar du comité environnemental de Sasilo, révèle toute son utilité.

Ses membres ne pensent pas seulement en termes de petits jardins et de champs, mais évaluent aussi le terrain communal – une approche pionnière qui permet au comité d'élaborer des plans pour l'ensemble des environs de Sasilo, mais aussi de trouver des partenaires pour protéger la région. Helvetas fait ainsi appel à une entreprise qui transforme le coton bio et qui engage des agronomes pour former les petit·es paysan·nes aux techniques de culture durable et leur apprendre à fabriquer des engrais biologiques. Une situation gagnant-gagnant, puisqu'une chaîne de création de valeur plus productive et durable profite aux deux parties.

Revenons aux cartes des villages, où figurent également les surfaces présentant une précieuse biodiversité: les autorités du district en ont la charge. Elles rassemblent les cartes et les plans des comités environnementaux des différents villages et les compilent. De cette façon, il est possible de créer des surfaces de reboisement dépassant le cadre d'un village. Les préoccupations des femmes et des jeunes générations sont écoutées et prises en compte au même titre que celles des paysans établis de longue date. Pili Hussein, petite paysanne de Sasilo et présidente du comité local, déclare: «C'est seulement lorsque j'y ai collaboré personnellement que j'ai réalisé le pouvoir de la cartographie.» ○

© Franz Thiel

Pili Hussein (à g.) discute du plan du village élaboré avec d'autres membres du comité environnemental.

«C'est seulement lorsque j'y ai collaboré personnellement que j'ai réalisé le pouvoir de la cartographie.»

Pili Hussein, petite paysanne et présidente du comité environnemental de Sasilo

Les jardins-forêts prennent leur début dans des pépinières, où les plants adéquats sont cultivés.

© Franz Thiel

© Franz Thiel

Il faut beaucoup de patience et de soins pour voir croître et fleurir un jardin-forêt.

4/2024 Partenaires

«L'art peut libérer notre potentiel»

Anuwat Apimuknongkon veut renforcer la communauté LGBTQI et promouvoir le changement social avec son soutien – dans le cadre d'ateliers et, surtout, par le biais de l'art.

© Anuwat Apimuknongkon

Par l'art, Anuwat Apimuknongkon donne des ailes et du courage aux jeunes personnes LGBTQI au Laos.

Entretien: Rebecca Vermot

Comment l'art permet-il de renforcer la communauté LGBTQI?
Les personnes homosexuelles, bisexuelles, transsexuelles, queers ou intersexes sont souvent confrontées à des pressions sociales; les normes sociales et les valeurs culturelles font qu'elles sont mal comprises. L'art leur permet de partager des expériences dont on ne parlerait pas sinon et de faire davantage entendre leur voix en tant que citoyen·nes du monde égaux·ales en droit. L'art est ouvert en termes de pensées et de sentiments et il est aussi non-violent, doux et puissant.

Pourquoi avoir choisi l'art?
J'ai grandi avec de nombreuses attentes de la part de ma famille et de la société concernant l'orientation sexuelle et l'identité de genre. J'ai toujours utilisé l'art pour représenter ma vie en tant que personne LGBTQI et j'y ai trouvé une vraie liberté. Il permet de prendre le contrôle de sa propre histoire, d'exprimer des sentiments, des expériences, la beauté et des valeurs. Mais aussi d'aborder les préjugés, les stéréotypes et les inégalités sociales. Lorsque mon art inspire ou incite d'autres personnes à remettre en question les systèmes sociaux, c'est extrêmement encourageant.

Quelles sont les limites que vous surmontez grâce à l'art?
Tout d'abord, les miennes. Elles sont le fruit d'attentes extérieures et ont façonné mes sentiments et mes pensées. Grâce à mon art, j'ai pu abattre certains murs qui se dressent entre les personnes LGBTQI et les autres. L'art nous relie, montre que nous partageons la même humanité, indépendamment de notre genre ou identité. Il m'aide à mettre en lien les questions LGBTQI et des défis comme les structures sociales, la politique et les problèmes environnementaux. L'art permet d'évoquer des sujets délicats et complexes comme les droits LGBTQI et d'orienter la société vers une direction positive.

Quel est le but de vos ateliers?
Ils permettent aux jeunes de nouer des contacts, de se sentir moins isolé·es, de partager leur vécu et de gagner en confiance. J'entends leur offrir un espace sûr, où ils peuvent s'exprimer librement. Le plus important est qu'ils acceptent leur propre identité, connaissent leur valeur et sachent à quel point ils sont uniques en tant qu'individus. Tout le monde devrait avoir le droit et la liberté d'être soi-même. L'art peut être un outil puissant pour libérer ce potentiel en nous. ○

Anuwat Apimuknongkon est originaire de Patani en Thaïlande et utilise différentes formes d'expression artistique, de la performance à l'installation. Dans le cadre d'un atelier au Laos, organisé par «Project Space – centre for Contemporary Lao Art» et cofinancé par Helvetas, Anuwat a montré à de jeunes personnes LGBTQI comment l'art peut refléter leur diversité.

POINT FINAL

Casser le code binaire

Dans l'univers numérique, le code binaire se compose des chiffres 0 et 1, symbolisant les valeurs «vrai» et «faux». Dans la société, il représente l'homme et la femme. Les personnes qui se situent entre les deux ou en dehors sont, aujourd'hui encore, regardées de travers. Sur la grande scène de l'Eurovision, Nemo a fait exploser ces barrières, trouvant un royaume «quelque part entre les 0 et les 1» – pour lui et de nombreuses autres personnes queers. –RVE

Des films pour défendre les droits humains

Dénoncer les violations des droits humains – c'est le rôle du Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève (FIFDH), dont Helvetas est partenaire. Sa codirectrice Laura Longobardi évoque le rôle et les priorités du festival.

Entretien: Marion Petrocchi

© J.-P. Di Silvestro

Laura Longobardi travaille pour le FIFDH depuis huit ans et en a pris la codirection il y a un an et demi.

Pourquoi un festival comme le FIFDH est-il important?
Nous sommes submergé·es par des informations qui changent très vite et traitent les sujets de manière superficielle. Le festival permet de faire un pas de côté, de mettre l'actualité en contexte. Il offre un espace aux contradictions et aux nuances tout en remettant certaines thématiques à l'agenda, comme la guerre au Soudan ou la situation des femmes en Afghanistan, oubliées par la communauté internationale depuis le retour des talibans en 2021. Enfin, le festival met en lumière des histoires de personnes qui, par leur engagement, construisent un futur meilleur. Cela donne envie de s'engager. Avec ses différents publics – cinéastes, activistes, membres d'ONG ou de la Genève internationale – il est un lieu unique pour faire avancer la cause des droits humains.

Justement, comment le cinéma renforce-t-il les droits humains?
Un film a la capacité d'humaniser, de personnaliser une cause. Parler du changement climatique est une chose, mais quand on voit son impact sur des familles qui perdent leurs terres, leurs moyens de subsistance, on comprend qu'il génère aussi de la pauvreté, de la migration. Cela fait naître l'empathie et donne envie de changer les choses. Le pouvoir du cinéma, c'est de nous connecter à la réalité – parfois éloignée – d'autres personnes. Il permet de comprendre d'une manière plus personnelle des faits, au-delà des chiffres et de rapports plus formels sur le sujet.

Pourquoi des partenariats avec une organisation comme Helvetas?
Nos partenaires sont la liaison avec le «terrain»; ce sont eux qui travaillent dans les pays en faveur des droits humains. Ils donnent un écho national et international aux messages délivrés durant le festival, tandis que ce dernier met en lumière leur engagement sur place.

Quelles sont vos priorités pour 2025?
Nous souhaitons renforcer encore l'impact du festival, qui se tient durant la session du Conseil des droits de l'Homme à Genève. Des décisions d'envergure internationale sont prises ici, et nous voulons renforcer le rôle de plateforme du festival, qui permet de réunir différents publics. Notre objectif est que les bonnes personnes voient le film au bon moment et au bon endroit pour maximiser les chances de changer les choses. ○

Marion Petrocchi est chargée de communication pour la Suisse romande chez Helvetas.

Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève

Le FIFDH s'engage depuis 22 ans pour le cinéma et le respect des droits humains. En 2024, il a accueilli plus de 30'000 visiteur·euses, projeté 40 films et organisé 24 débats, se profilant comme une plateforme de plaidoyer pour la défense des droits humains. Les Impact Days, organisés durant l'événement, mettent en relation des cinéastes et des organisations, afin de renforcer l'impact d'un film comme vecteur de changement social. Sur son site Internet, le festival propose du contenu, notamment pour les écoles, afin d'élargir la sensibilisation aux droits humains: **fifdh.org**

Dates et informations sur la prochaine édition, cf. agenda p. 23

«C'est là où la détresse est la plus grande que l'on peut atteindre le plus gros impact»

Dans les débats au Parlement sur le financement de la coopération internationale, l'impact de la coopération au développement est régulièrement mis en doute. Or, la recherche montre qu'elle peut améliorer les conditions de vie des personnes défavorisées, comme le souligne l'économiste Adina Rom dans l'entretien.

Entretien: Laura Baehny

Vous êtes une économiste spécialisée dans la recherche sur la pauvreté – pourquoi ce domaine?
Enfant déjà, j'ai constaté à quel point le monde est inéquitable. Après la maturité, j'ai fait un voyage en Inde et j'ai alors aussi vu les disparités globales extrêmes. J'en ai été touchée, mais cela a aussi titillé ma curiosité. J'ai voulu en savoir plus sur les causes des inégalités mondiales et sur la manière de combattre efficacement la pauvreté. Pendant mes études de sciences politiques à Genève, le master en développement international à Harvard et le doctorat en économie à l'EPFZ et au Kenya, j'ai pu élargir mes connaissances sur ces thématiques. En collaboration avec des collègues kenyan·es, j'ai mis sur pied une organisation qui étudie les moyens de lutter contre la pauvreté. Cette expérience m'a beaucoup marquée et a changé ma manière de voir ma jeunesse en Suisse. J'ai aussi été surprise, notamment par la possibilité de payer ma facture d'électricité par téléphone portable dans un village au Kenya, alors que cela restait impossible à Zurich pendant des années encore. Je suis heureuse de pouvoir aujourd'hui mettre à profit ce que j'ai appris en tant que directrice d'ETH for Development, une initiative à l'échelle de l'EPFZ en faveur d'un développement mondial durable.

La pauvreté a diminué au cours des dernières décennies. Pourquoi a-t-on encore besoin de coopération au développement?
Oui, l'extrême pauvreté dans le monde a été réduite de moitié au cours des dernières décennies – un recul sans précédent. De plus, l'éducation, l'accès à l'électricité et à l'eau potable ainsi que l'espérance de vie se sont améliorés. À plus d'un égard, nous vivons donc à une époque incroyablement favorable. Toutefois, malgré ces progrès, de très nombreuses personnes continuent de vivre dans la pauvreté. Dans les pays à bas revenus, le taux de mortalité infantile est près de dix fois plus élevé que chez nous.

> «La recherche montre que les projets de développement peuvent avoir un impact très positif.»
> Adina Rom, économiste

Les crises actuelles mettent en péril la lutte contre la pauvreté – qui reste nécessaire. Les conflits armés, le changement climatique et le Covid-19 ont malheureusement fait regagner du terrain à la faim et à la malnutrition. Cela dit, la recherche montre que les projets de développement peuvent avoir un impact très positif. Ils protègent des vies humaines et peuvent durablement réduire la pauvreté ou contribuer à une meilleure éducation.

Pouvez-vous citer des exemples?
La communauté mondiale a sauvé des millions de personnes grâce à des campagnes de vaccination. À elle seule, la vaccination contre la rougeole prévient près de deux millions de décès par année. Autre exemple: les moustiquaires contre la malaria, qui sauvent la vie de millions d'individus, notamment d'enfants en bas âge. Dans le domaine des investissements dans l'infrastructure, la recherche montre que la construction de ponts suspendus qui relient des communes isolées stimule aussi fortement la croissance régionale. Les revenus augmentent, les habitant·es ayant un accès plus direct aux marchés pour vendre leurs produits agricoles ainsi qu'un accès aux emplois.

Le Conseil fédéral veut prélever 1,5 milliard de francs sur le budget de la coopération internationale pour cofinancer la reconstruction en Ukraine. Il manquerait alors près de 400 millions par an pour les projets dans les pays du Sud global. Qu'en pensez-vous?
400 millions par an est un montant énorme! C'est plus que ce que la Suisse engage chaque année pour la coopération au développement dans toute l'Afrique. Une telle réduction des fonds a pour effet de diminuer drastiquement la coopération suisse au développement. Je trouve juste et important de vouloir soutenir l'Ukraine dans la reconstruction, mais cela ne doit pas se faire au détriment des personnes les plus pauvres.

Quelles seront les conséquences de ces économies dans les régions concernées?
Concrètement, avec moins d'argent, on peut protéger et soutenir moins de personnes dans les pays les plus pauvres. En résumé, cela signifie: un accès réduit à l'eau potable, une moins bonne santé, moins d'éducation, etc. Soulignons qu'une telle évolution va à l'encontre de la stratégie du Conseil fédéral et du Parlement, qui s'étaient fixé pour objectif de concentrer la coopération internationale sur les pays les plus pauvres – une décision judicieuse, car c'est là que la détresse est la plus grande et que l'on peut atteindre le plus gros impact.

Quel impact, par exemple?
Dans le cadre de ma thèse, j'ai par exemple travaillé sur l'impact de l'éclairage solaire sur des ménages au Kenya qui n'avaient pas accès au réseau électrique et utilisaient le plus souvent des lampes à kérosène. Notre étude randomisée incluant plus de 1400 ménages a montré que les lampes solaires ne permettent pas seulement aux familles de diminuer leurs dépenses et d'améliorer leur santé et leur bien-être, mais aussi de réduire fortement leurs émissions nocives pour le climat. Les enfants scolarisés passent plus de temps à faire leurs devoirs. L'accès aux lampes solaires semble donc être une mesure prometteuse, parce qu'elle a un impact positif sur le climat tout en améliorant la situation des personnes pauvres.

La coopération au développement contribue à la bonne réputation de la Suisse. Cette image est-elle fragilisée?
La Suisse est connue pour ses partenariats durables et de longue date, et donc pour sa fiabilité. Si des projets doivent être arrêtés en raison de ces économies, cela nuira non seulement à ces projets et aux personnes sur place, mais aussi à la réputation de la Suisse. Et nous le savons bien: une réputation est beaucoup plus facile à détruire qu'à bâtir! Il y aura aussi une grande perte de savoir-faire. Sans parler du fait qu'en réduisant de fait les fonds alloués à la coopération au développement, le Conseil fédéral et le Parlement ne tiendraient pas compte de la volonté du peuple suisse: selon une étude actuelle de l'EPFZ, près de 58% des citoyen·nes ayant le droit de vote souhaitent une hausse de l'aide suisse au développement. En revanche, seuls 26% se prononcent en faveur d'une augmentation des dépenses militaires. ○

© Simon B. Opladen

Nirmala Mahato (à dr.) est entrepreneuse et crée des emplois au Népal. Elle a su saisir la chance offerte par un projet de développement d'Helvetas.

Adina Rom est économiste et directrice exécutive d'«ETH for Development» (ETH4D), une initiative qu'elle a colancée. Ce réseau comprend près de 60 professeur·es de l'EPFZ qui s'engagent pour les 17 objectifs de développement durable (ODD). ETH4D encourage la recherche et les innovations qui font avancer le développement à l'échelle mondiale et le travail humanitaire, s'investit pour le transfert de connaissances entre le monde scientifique et la pratique et établit des partenariats académiques internationaux. Avec son entreprise Policy Analytics, Adina Rom soutient les organisations à vocation sociale dans la mesure et l'amélioration de leur impact. En privé, elle s'engage, au titre de membre du comité de différentes organisations suisses, pour la réalisation des ODD et l'égalité des chances en Suisse.

Laura Baehny est stagiaire pour le travail des médias chez Helvetas.

MÉTÉO DU DÉVELOPPEMENT

Éthiopie: fini l'essence

L'Éthiopie prend les devants et mise entièrement sur les véhicules électriques: elle a interdit l'importation de voitures essence et diesel – une mesure unique au monde jusqu'ici. L'État d'Afrique de l'Est ne se libère ainsi pas seulement des carburants importés à prix d'or, mais se positionne aussi comme un pionnier en matière de protection du climat. –MLI

De l'argent pour les victimes du climat

En 2023, le cyclone «Freddy» a fait des centaines de victimes au Malawi (Afrique méridionale) et détruit les moyens de subsistance de milliers de personnes. Aujourd'hui, quelque 2700 foyers touchés ont été indemnisés par téléphone portable grâce à des fonds issu du «Loss and Damage Fund», créé entre autres par l'Écosse lors de la dernière Conférence mondiale sur le climat. –RVE

Journalisme climatique

Lorsqu'en 2018, la population a réclamé plus d'information sur le climat dans un sondage de la radio et télévision nationale norvégienne, les responsables ont réagi. L'entreprise a développé une stratégie climatique et approfondit désormais le sujet dans toutes ses émissions. En 2023, les publications des équipes climatiques de la chaîne ont eu (souvent beaucoup) plus de succès que les autres actualités du site. –RVE

Une boussole pour les quatre prochaines années

Depuis quelques années, nous assistons à un ralentissement des progrès en matière de développement – voire à des reculs dans certains domaines: le nombre de personnes vivant dans une extrême pauvreté a augmenté pour la première fois depuis une génération et les inégalités mondiales se creusent.

Jamais autant de personnes n'ont été forcées de quitter leur foyer. En cause: les guerres et les conflits, la pandémie de coronavirus et ses retombées économiques, le changement climatique, les tendances autocratiques ainsi qu'une communauté internationale polarisée, devenue incapable de s'accorder sur des solutions pourtant tangibles.

Pour garder le cap en tant qu'organisation de coopération au développement et d'aide humanitaire, Helvetas continuera de mettre l'accent sur les domaines de travail qui ont fait leurs preuves, à savoir l'eau, l'alimentation, le climat, la formation (professionnelle), le secteur privé ainsi que la gouvernance et la participation au décisions collectives. Objectif: offrir des perspectives à des personnes que le hasard a fait naître au Mali, au Myanmar ou encore en Haïti. Dans notre Stratégie 2025–2028, nous nous focaliserons en outre davantage sur les défis mentionnés ci-dessus.

Au cours des quatre prochaines années, nous tiendrons encore plus compte des risques inhérents au changement climatique – dans l'ensemble de nos projets –, l'objectif étant que les personnes concernées puissent mieux se prémunir contre ses retombées et s'adapter aux nouvelles conditions. Au vu de l'urbanisation croissante, Helvetas intensifiera ses activités dans les villes petites et moyennes. Nous y appuierons les autorités locales dans leur effort de développer l'espace urbain dans un esprit de durabilité tout en associant la population aux processus.

Le travail dans des contextes fragiles, soit dans des pays ou régions où l'État n'est en mesure d'assurer ni la sécurité, ni l'État de droit ni la couverture des besoins élémentaires, recevra lui aussi plus d'attention. Helvetas continuera de renforcer l'aide humanitaire d'urgence, le tout dans une optique de développement à long terme.

Au cours des quatre prochaines années, Helvetas redoublera aussi d'efforts pour que ses initiatives de développement et projets d'aide d'urgence soient portés par des acteurs locaux: nous renforcerons les partenariats stratégiques dans les pays et prendrons de plus en plus un rôle de passeur de connaissances, d'organisateur, de conseiller, de facilitateur et d'acteur du plaidoyer. Pour atteindre nos objectifs de manière efficace, nous investissons déjà constamment dans la digitalisation – mise en œuvre soigneusement, elle offre un énorme potentiel pour un développement équitable.

Les défis sont immenses. Grâce à cette stratégie bien pensée et à votre soutien, nous pourrons continuer, ensemble, à faire la différence pour de nombreuses personnes – en nous engageant pour l'égalité des chances et en créant de nouvelles perspectives. –RVE

Renforcer les droits humains grâce au cinéma

© Miguel Bueno/FIFDH

La 23e édition du FIFDH – le Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève (cf. article p. 19) – se tiendra du 7 au 16 mars 2025 à Genève. Helvetas sera partenaire d'une soirée, dont le thème et la date seront prochainement connus. –PEM

Vous trouverez toutes les informations en temps voulu sur **helvetas.org/evenements.**

Partenariat avec la DDC

Le financement des projets décrits aux pages 6–11, 15 et 18 est, entre autres, complété par des fonds issus de la contribution de programme de la DDC.

Impressum

Journal d'Helvetas pour les membres et donateur·trices, 4/2024 (décembre), 64e année, no 258. Paraît quatre fois par an (mars, mai, août, décembre) en français et en allemand. Abonnement annuel Fr. 30.– inclus dans la cotisation des membres.

Éditeur: HELVETAS Swiss Intercooperation, Weinbergstrasse 22a, 8021 Zurich, tél. 044 368 65 00, info@helvetas.org, helvetas.org
Bureau Suisse romande, 106 route de Ferney, 1202 Genève, tél. 021 804 58 00, romandie@helvetas.org, CH42 0900 0000 1000 1133 7

Rédaction: Madlaina Lippuner (MLI), Susanne Strässle (SUS), Rebecca Vermot (responsable, RVE)
Sigle des contributeur·trices: Marion Petrocchi (PEM)
Rédaction images: Andrea Peterhans
Édition française: Iris Nyffenegger (INY)
Traduction: Elena Vannotti (p. 7–11), Christine Mattle (p. 12–18, sauf Focus intro et point final)
Graphisme: Nadine Unterharrer
Mise en page de cette édition: Marco Knobel
Correction: Nadja Marusic, Textmania, Zurich
Impression: Imprimerie Kyburz, Dielsdorf
Papier: Perlentop Satin

CONCOURS

Répondez aux questions liées à ce numéro de «Partenaires» et gagnez.

1 **Comment s'appelle la jeune femme du Bénin dont l'histoire est racontée dans le reportage?**

2 **De quel pays vient l'ingénieur qui partage son savoir-faire en Éthiopie?**

3 **Avec quel produit Fabiola Llanquipacha de Bolivie s'est-elle mise à son compte?**

Envoyez vos réponses par courrier à Helvetas, «Concours», case postale, 8021 Zurich, ou en ligne sur helvetas.org/concours-pa. **Délai d'envoi: 27.01.2025.** Aucune correspondance ne sera échangée au sujet du concours. Tout recours juridique et paiement en espèces sont exclus. Les collaborateur·trices d'Helvetas ne peuvent pas participer. Les coordonnées indiquées peuvent être utilisées pour l'envoi d'informations sur Helvetas, les résiliations étant possibles en tout temps. Les adresses ne sont pas transmises à des tiers. La gagnante du concours du Partenaires 3/2024 est: Anne-Brigitte Dormond Turberg, Delémont

Dépaysement à la Vallée de Joux
Véritable joyau naturel, la Vallée de Joux, au cœur du Jura vaudois, est aussi l'un des berceaux de l'horlogerie. L'Hôtel des Horlogers s'inspire à la fois de cette tradition et de la nature environnante. Les 50 chambres et suites mettent en valeur des matériaux locaux. Grâce à l'architecture avant-gardiste, chacune offre une vue imprenable sur la forêt du Risoud. Un autre atout de l'Hôtel des Horlogers est son engagement durable: le bâtiment répond aux exigences Minergie-Eco® d'efficience énergétique et de construction éco-responsable. Il dispose de 126 panneaux photovoltaïques sur le toit; la protection de la biodiversité et la réduction de l'empreinte carbone sont des priorités évidentes. L'hôtel a par ailleurs une politique zéro papier et zéro plastique. Cet esprit se retrouve dans les plats: ils sont élaborés à base de produits locaux et de saison ainsi qu'avec des légumes et herbes du potager de l'hôtel – de quoi mettre en valeur les saveurs de la région. Pour une détente encore plus intense, le «Spa by Alpeor» de l'hôtel vous attend. Que vous aimiez les sports d'hiver, d'été ou tout simplement les balades et la contemplation, la Vallée de Joux est la destination idéale. –INY

Prix sponsorisé:
une nuit en Junior Suite avec petit-déjeuner pour 2 personnes et accès au Spa by Alpeor

Hotel des Horlogers
1348 Le Brassus
021 845 08 45
hoteldeshorlogers.com

© Hôtel des Horlogers

© Hôtel des Horlogers

LA PITIÉ NE DONNE PAS ACCÈS À L'EAU POTABLE. HELVETAS, SI.

Maimounatou Soulé, 25 ans, Bénin

FAITES UN DON POUR L'ÉGALITÉ DES CHANCES.

HELVETAS